

## « Entrée en analyse » et Croyance

Les réserves qui ont été émises à propos du titre « Entrée en analyse » indiquent bien que la question de la croyance se pose.

La psychanalyse fait encore l'objet d'une idéalisation sur laquelle on s'interroge assez peu. Elle reste la Reine des psychothérapies, si tant est qu'on daigne encore la mélanger avec les autres thérapies. Rappelez vous, Freud parlait de l'or pur de la psychanalyse et du vil plomb de la psychothérapie. En ce qui me concerne, ce problème n'a jamais été évoqué durant mes deux longues analyses. Il est vrai qu'il est difficile de remettre en cause une croyance de l'intérieur et l'analyse est un huis clos entre deux personnes qui se sont entendus sur les bases communes de leur entreprise. On peut seulement le faire quand on est sorti de l'analyse et qu'on ne croit plus. A quoi ? C'est ce que je vais essayer de préciser.

Loin de moi l'idée de nier la dette vis à vis de Freud qui a ouvert beaucoup de champs de recherche, dans différents domaines. Ce qui m'importe, c'est de comprendre en quoi elle fait si facilement l'objet d'une croyance, ce qui ne me semble pas être une bonne chose, car si comme je vais le montrer, elle est indispensable à l'action commune, elle n'aide guère à la liberté de penser et de critiquer. Je propose donc tout d'abord quelques généralités sur ce phénomène omniprésent.

### **La croyance unit et sépare.**

Le croire n'a pas bonne presse par les temps qui courent. Il est préférable de savoir que de croire. Il est vrai que la croyance fait courir de grands risques. Elle peut virer au dogmatisme qui inhibe toute critique et limite la liberté de penser. Elle peut, et c'est encore plus grave, engendrer le fanatisme et favoriser toute sorte de comportements violents. Mais comme on dit, la peur n'évite pas le danger et la croyance va se nicher là où l'on ne s'y attendrai pas.

La croyance unit ceux qui croient en la même chose et les séparent radicalement de ceux qui croient à autre chose, à tel point qu'ils semblent appartenir à des espèces différentes, et qu'ils sont prêts à s'entretuer. Montaigne a pu dire qu'« on est Chrétien comme on est Périgourdin », donc d'une certaine façon, on en hérite ou du moins, on en héritait en naissant. L'homme moderne pour qui la liberté compte avant tout et en particulier la liberté de faire ses choix, a donc une bonne raison de s'en méfier.

Pourtant on ne peut se passer de croire. La croyance nous donne des perspectives d'avenir. Elle nous met dans une position d'attente et d'espoir. Elle nous met en mouvement, « en marche », comme on peut le constater dans l'actualité. « Dire que nous croyons quelque chose, c'est dire que nous ferons quelque chose » écrivait Pierre Janet.

Enfin, le croyant n'est jamais seul. Qui est doué pour la croyance, dit Régis Debray, est doué pour l'amour, l'effusion, le coude à coude. Elle nous

rend fier de ce que nous sommes, et nous assure une appartenance. Religions et idéologies peuvent être qualifiées de mythes, elles sont au service d'une société d'entr'aide et de solidarité, bien réelles.

L'homme de savoir, le sceptique reste en retrait de ceux qui croient, il n'entraîne pas les foules, et mieux vaut ne pas le choisir à la tête des armées. La croyance, dit encore Debray, est l'art de faire croire, qui est le plus sûr moyen de faire faire. Pousser à agir, s'entr'aider, les bénéfiques ne sont pas minces.

Les croyances peuvent être politiques ou religieuses, mais le besoin de croire est tel que si les croyances religieuses diminuent, ce sont les croyances politiques qui augmentent et vice versa. Bref, la croyance est indispensable à l'action commune, elle mobilise.

### **La psychanalyse entre savoir et croyance**

La psychanalyse se tient à la frontière entre savoir et croyance. C'est ce qui fait sa force et sa puissance d'attraction. Les modernes occidentaux ont été déçus et dégoûtés par les religions et idéologies. Leur besoin de croire n'a cependant pas disparu. La psychanalyse offre un substitut original à ces croyances traditionnelles, un substitut adapté à l'individualisme de l'homme moderne. Elle s'est d'ailleurs répandue avec une vitesse stupéfiante qui n'a d'égal, d'après Gellner, que l'expansion du Christianisme au premier siècle de notre ère.

Ernst Gellner, historien anglais et auteur de livres sur le nationalisme s'est intéressé à la psychanalyse, dans laquelle il voit un exemple typique de système de croyances. (La ruse de la déraison, Le mouvement psychanalytique PUF février 1990. Voici comment il est présenté : « Ce livre est une esquisse d'analyse de la structure logique de la psychanalyse en même temps que de son rôle social. Il part de la constatation que le freudisme a totalement transformé la façon dont nous parlons de notre vie psychique et affective. Pourtant il ne peut faire état du moindre succès sur le plan thérapeutique. Comment rendre compte de cette contradiction ? »

L'«Autre scène» a pour Gellner toutes les propriétés que possédait l'ordre surnaturel. Comme celui-ci, l'autre scène détermine notre destin. L'inconscient est un nouveau Transcendant, mais surtout il est compatible avec la vision naturaliste contemporaine, c'est à dire avec le fait que nous sommes aussi le produit de l'évolution des espèces, de la sélection naturelle. L'inconscient rend à l'homme une dignité bien écornée par la théorie darwinienne, contrairement à la déclaration de Freud qui pensait avoir infligé à l'homme sa troisième grande blessure narcissique. Je crois au contraire qu'il a essayé de l'en guérir.

Gellner cherche à cerner cette difficile et complexe notion d'inconscient :

*« L'inconscient est une espèce de boîte de vitesses, dans laquelle la force considérable des pulsions élémentaires qui sont en nous peut s'engrener avec des significations complexes, enchevêtrées et fragiles, qui forment la trame de notre vie. »*

Cette définition n'est pas sans rappeler la manière dont Lacan lui-même définit la pulsion.

Il n'est pas facile de mettre en relation ces deux caractéristiques humaines, qui sont sans doute la conséquence du gouffre entre notre rhinencéphale et notre cortex. L'une des raisons de l'importance du concept freudien d'inconscient est qu'il offre un champ à l'intérieur duquel :

*« Les dieux obscurs peuvent communiquer avec les complexités baroques de nos structures sémantiques. »*

Nicolas Grimaldi dans un essai récent « Les nouveaux somnambules », qui tente de comprendre le fanatisme islamique, parle d'une problématique assez proche :

*« Génétiquement, biologiquement, anatomiquement, l'homme est un objet qui se caractérise par un ensemble de traits déterminés. Ce qu'il est, il ne l'a pas choisi. A l'inverse, psychologiquement, moralement, l'homme est un sujet qui se reconnaît à un style, c'est à dire un ensemble d'exigences et de répulsions qui orientent tous ses comportements. Ce qu'il s'efforce d'être alors, c'est ce qu'il a choisi. Comme objet, il est de part en part déterminé par tout ce qui le précède et l'entoure, c'est à dire par le monde auquel il appartient ? Et ce monde lui est extérieur. Comme sujet, à l'inverse, c'est tout un autre monde qui dépend de lui, et dont il témoigne en s'efforçant de le réaliser. Mais ce monde qui lui est propre est strictement intérieur. »*

L'inconscient serait ce nouveau Transcendant compatible avec la laïcité et la science et de plus promoteur d'un programme social voire politique, voilà de quoi satisfaire nos contemporains les plus exigeants et donne au moins en partie la clef de son succès.

La psychanalyse freudienne est donc une entreprise cohérente qui répond au malaise occidental. Elle comporte une théorie, l'inconscient, et prétend détenir une méthode infaillible pour le découvrir, ce qui est plus sujet à caution. Freud disait que la théorie reste ouverte aux remaniements mais en même temps, il demandait à Jung de ne jamais renoncer à la théorie sexuelle des névroses. N'est ce pas la définition du dogme ? Dans le même esprit, pas question de toucher à la technique et Férenczy l'a compris à ses dépens. On est vite dans l'hérésie.

La psychanalyse est un tout qui a une grande cohérence, à prendre ou à laisser. La cause du malaise dans la civilisation prête à discussion. Freud le concevait comme découlant de la nature de l'homme, en particulier dans le dualisme pulsionnel et la place grandissante de la pulsion de mort. On peut attribuer à ce malaise bien d'autres causes et voir avec Marcel Gauchet un effet

de la sortie de la religion, qui laisse un vide problématique. Celui-ci n'a fait qu'élaborer « La mort de Dieu annoncée par Nietzsche.

Sortie de la Religion, déclin de la fonction paternelle, de la fin de la tradition, de la vision holiste de la société comme un tout, qui a fait place à celle de la société comme collection d'individus protégés par l'Etat. Tout cela revient finalement au même, et définit le contexte dans lequel a pris place la psychanalyse.

Ce préambule était indispensable pour situer l'offre de psychanalyse dans son contexte social, intellectuel, religieux, politique et d'ailleurs c'est le thème de notre troisième demi-journée.

L'offre de psychanalyse est sous-tendue par cette croyance que je viens d'effleurer. La psychanalyse est censée éclairer, soulever le voile constitué par nos croyances. La cure devrait permettre au sujet d'ouvrir les yeux, de savoir un peu mieux ce qu'il veut et de pouvoir se conduire dans la vie avec plus de clairvoyance. Mais comment peut-elle y arriver si elle a la même texture que la croyance ? Freud voulait nous débarrasser de l'illusion religieuse. Il n'a pas pensé qu'il la remplaçait par une autre, mais qui a l'inconvénient d'être masquée.

Après avoir connu deux longues cures et pratiqué moi-même de nombreuses psychanalyses, je n'arrive plus à me résoudre à utiliser la méthode et avoir comme unique référence la théorie analytique.

Je rencontre des personnes qui ont été voir des psychanalystes et parfois « fait » une psychanalyse. Ils ne sont pas capables de m'en dire grand chose. Leur expérience reste dans le domaine de l'ineffable, ce qui à mon avis ne devrait pas être le cas. Par ailleurs, on sait que Lacan a estimé que l'expérience de la passe avait été un échec. Les analystes eux-mêmes sont incapables de parler de leur cure et de dire comment ils sont devenus analystes.

### **Parler vrai. A qui ?**

Il ne s'agit pas de minimiser l'apport de l'œuvre de Freud et de sa méthode. La dette que nous avons à cet égard est grande. Il a ouvert beaucoup de questions et mis au travail un grand nombre de penseurs dans tous les domaines. Cependant si je n'entreprends plus de cure, c'est que je ne crois plus dans certains postulats, qui concernent plus la méthode qui est censée donner accès aux déterminations inconscientes de nos conduites.

Je crois toujours en l'efficacité de la parole mais je ne crois plus que les conditions imposées par Freud puissent faire advenir cette parole vraie dont parle Lacan dans ses premiers séminaires.

Je voudrais rappeler quelques citations qui témoignent que la parole ne se commande pas. Je les ai rapportées dans le bulletin 152 ce sont des citations de Vassili Grossman et Emil Cioran sur les difficultés d'une parole

vraie et son imprévisibilité. Grossman, dans « Vie et destin » livre de poche P.360 :

*« Il y avait des gens en présence desquels Strum était incapable de prononcer le moindre mot ; sa langue devenait de bois, la conversation perdait tout sens, toute couleur, telle une conversation d'aveugles sourds muets.*

*Il y avait des gens en présence desquels une parole sincère devenait fausse.*

*Il y avait des gens, de vieux amis en présence desquels Strum se sentait encore plus solitaire.*

*Quelle en était la raison ? La même qui faisait qu'on rencontrait un homme, un voisin de wagon, un voisin de camp, un interlocuteur de hasard, et que soudain, en sa présence, **le monde intérieur cessait d'être muet.** »*

Cioran a connu des années de désespoir et d'insomnies, lorsqu'il a cessé de croire. Il s'est « soigné » en émigrant, en parcourant la France en vélo, et en parlant avec les gens simples rencontrés par hasard. Il a couché par écrit son pessimisme dans d'admirables aphorismes qui ont touché beaucoup de personnes qui étaient dans le même état que lui. En ce sens il a été un véritable thérapeute. Dans un entretien, il confie sa réticence vis à vis de la psychanalyse, car dit-il :

*« la parole dans la psychanalyse est **obligée**, elle tourne à la torture, c'est très dangereux finalement, on détraque les gens complètement . Il y a des cas où le traitement par la psychanalyse est indiqué mais pas pour tout le monde. Je n'ai connu que des désastres. »*

Cette remarque sur la psychanalyse intervient dans une réflexion plus générale où Cioran constate que tout ce que l'homme entreprend aboutit au contraire de ce qu'il a voulu. Pour lui, la psychanalyse est devenue de plus en plus vulgaire ?

*« J'essaie, dit-il, de donner des conseils pratiques qui offrent la possibilité de changer de perspective. »*

Je souscris totalement à cette façon de faire. Il s'agit d'amener le patient à changer de perspective, à voir les choses autrement. Le patient est obnubilé par sa vision. Il faut l'aider à se décaler.

Mais revenons à cette parole obligée. Qu'a t-elle de dangereux ? C'est en tout cas une injonction paradoxale du genre : « Soyez spontané », ou encore « soyez créatif ». D'abord ce n'est pas à la portée de tout le monde d'être créatif. Il faut être capable d'imagination qui permet de se décoller du réel. C'est tout le talent de l'artiste, mais encore une fois ce n'est pas à la portée de tous et la plupart ont besoin d'être soutenus pour y parvenir un tant soit peu.

Ce n'est pas la règle fondamentale qui va permettre au sujet d'habiter sa parole et d'accéder à une parole plus personnelle. La règle concerne plutôt l'interdit d'agir, mais pas la liberté de parler.

Nous voudrions peut être que ces choses se décrètent, que les psys soient des interlocuteurs valides, que la règle fondamentale libère la parole. Il me semble y avoir une incompatibilité entre la parole libre et le côté expérimental voulu par Freud dans la psychanalyse.

L'association libre est une belle chose quand elle met en branle l'imaginaire de quelqu'un (« la vérité a structure de fiction » disait très justement Lacan). Ce travail de l'imaginaire est créateur de sens. Il crée une distance par rapport à l'expérience et aboutit à une meilleure compréhension de celle-ci. Si cette mise en route ne se fait pas, l'injonction de l'association libre, loin de libérer, peut torturer.

## **Les deux piliers du freudisme**

### **L'inconscient**

D'abord il y a beaucoup de choses dont nous sommes inconscients, et il y a plusieurs inconscients. En premier lieu, le soubassement physiologique, neurologique de notre faculté d'agir est inaccessible à l'introspection. Il n'est accessible que par l'investigation externe des neurosciences, mais en aucun cas par le sujet lui-même. C'est la raison pour laquelle certains phénomènes d'anxiété, de dépression, d'instabilité de l'humeur, ne semblent pas relever de l'inconscient freudien et sont par contre sensibles à l'action médicamenteuse.

Ensuite, d'après le linguiste Chomski, il est concevable que notre équipement conceptuel de base ne nous permet pas de saisir nos processus psychiques qui échappent ainsi à notre compréhension.

Il y a aussi un inconscient sociologique : il est des opérations mentales qui ne se laissent exprimer que dans certains systèmes conceptuels, linguistiques, culturels et non pas dans tous. Il est des sociétés ou des langues qui parviennent à bloquer des alternatives conceptuelles qui seraient contraires à leurs intérêts et qui de la sorte s'approchent de la situation décrite par Orwell dans son livre « 1984 » où la novlangue est conçue de telle façon que les hérésies politiques en deviennent impensables et indicibles. Bien entendu, c'est toujours le cas.

Georges Devereux a mis en évidence que des faits pouvaient être éliminés de la conscience d'une collectivité par des mécanismes sociaux plutôt qu'au terme d'un refoulement psychique individuel.

Qu'en est-il alors de l'inconscient freudien. Gellner le trouve proche, trop proche de « son frère conscient ». Il ressemble, dit-il, à une auberge mal famée, située de l'autre côté de la frontière où tous les voleurs et contrebandiers se laissent aller sans être obligés de se camoufler ou de donner le change : une scène étrangère avec des lois étrangères mais des hôtes familiers, se livrant à toutes sortes de travestissement, d'échanges de rôles, désobéissant à toutes les règles habituelles de l'espace et de l'écoulement du temps, méconnaissant les signes plus ou moins, les principes de la proportion et de la perspective.

*« l'inconscient peut bien être un simple frère sauvage du Conscient, plus rétif, plus excentrique, plus brutal et indiscipliné que celui ci, seulement dépourvu de tout sens des proportions, méprisant toutes les règles logiques aussi bien que morales : tout ceci est peut être vrai et l'est probablement. Mais il ne s'ensuit pas que sa conduite ou son influence puisse s'expliquer par l'application du mentalisme naïf, l'acceptation de significations culturellement classiques et de leur poids théorique, qui passe pour compréhension dans la vie quotidienne. C'est peut être là l'erreur méthodologique cruciale de la psychanalyse. Car si le langage ordinaire accompagne la conduite, il n'est pas à même de l'expliquer. »*

*(Gellner P.115)*

L'hypothèse freudienne de l'inconscient est probablement vraie. Le problème, c'est sa prétention à couvrir la totalité de l'expérience humaine et surtout la prétention de la méthode à découvrir ces ressorts inconscients.

### **Le transfert**

Freud a eu l'air étonné de la survenue du transfert alors qu'il avait tout fait pour qu'il apparaisse ; séances longues, fréquentes, associations libres qui provoquent une mise à nu et un accrochage sans précédent à la personne qui écoute, divan favorisant la régression : le grand jeu ! Un rituel susceptible d'engendrer une adhésion affective d'une intensité extraordinaire. Lacan l'a bien repéré : le transfert, c'est le désir de l'analyste. C'est l'analyste qui veut le transfert, et surtout un transfert de cette nature. La méthode réunit toutes les conditions pour créer une relation incandescente. Pourquoi ? Parce que l'analyse doit être une expérience émotionnelle. Au point d'inhiber la compréhension intellectuelle. Mais est-il sûr que ce lourd dispositif parvienne cependant à mettre au jour ces phénomènes inconscients qui entravent tant la vie du sujet ?

Les règles de l'analyse : nombre le plus élevé possible de séances, paiement par le patient lui même, divan, associations libres constituent une véritable culture du transfert en serre chaude.

Cette intensité affective est nécessaire à la persistance de la croyance et empêche toute prise de distance par rapport à elle, ce qui devrait être le but d'une analyse.

Plutôt que de parler de transfert, j'introduirai le terme de confiance. Cette confiance me suffit pour travailler. Elle se base sur le fait que mes interventions prouvent au patient qu'il ne parle pas dans le vide, même si la communication ne peut être que dans le malentendu. Je n'utilise plus le divan. Quant au rythme il est en perpétuelle négociation et ces changements servent à relancer le travail psychique

## **Est ce qu'on peut travailler sans obéissance théorique unique et sans technique codifiée ?**

Le psychanalyste écoute mais n'intervient pas directement dans le discours. Ce n'est pas une conversation. A la suite de Freud qui voulait se débarrasser de l'hypnose, les psychanalystes sont tétanisés par la terreur d'influencer leurs patients. Il ne faut surtout rien introduire d'eux mêmes, une idée, une opinion, une suggestion. Le risque n'est pourtant pas bien grand. Il est en tout cas bien moindre que celui de laisser s'installer un discours plaintif et répétitif. Le principal risque est de les enfermer dans leur narcissisme, et dans le déroulement interminable de leur plainte, dont l'analyse est supposée les faire sortir. Le seul moyen de l'éviter, me semble t-il, est de rentrer dans le dialogue, de le nourrir pour le faire évoluer. Rentrer dans le dialogue, c'est à dire ?

Je les aide à être concrets. La plupart s'expriment dans des termes vagues, confus, généraux, dans un langage qu'ils ont entendu, bref dans un style impersonnel. Je n'hésite pas à m'arrêter avec eux sur la définition d'un terme, pour vérifier qu'on parle bien des mêmes choses. Je n'hésite donc pas à poser des questions, à demander des précisions. Toute question n'est pas une intrusion. Bien sûr, à travers ces questions, je révèle quelque chose de moi, de mes intérêts pour l'histoire, la religion, la politique. Les émotions, les sentiments, les affects ne sont pas les uniques objets de mes préoccupations. Je pense qu'une psychothérapie doit être aussi un travail intellectuel.

Je ne suis pas obsédé par la neutralité. Mon obsession est plutôt de parvenir à et de maintenir un discours vivant, alerte, authentique. Le meilleur test, l'indicateur principal est la menace qui me guette de sombrer dans l'ennui ou le sommeil.

Je considère donc mon travail comme une série d'entretiens et non pas comme un processus ayant un début, une fin et qui passe par différentes phases.

Comme bien des « psys », je reçois des gens qui sont perdus dans un monde de plus en plus dur et de plus en plus compliqué. Mon intérêt est de réfléchir avec eux des bouleversements qui sont intervenus dans la famille, dans les relations hommes femmes et de leurs identités respectives, dans le monde du travail, puisque les motifs qui les amènent en consultation ont de plus en plus de rapport avec le travail. Quant aux jeunes, il est question de leur entrée de plus en plus difficile dans l'âge adulte, de leur orientation de plus en plus compliquée.

Toutes ces difficultés ne peuvent pas être définies comme des symptômes, c'est à dire des manifestations de l'inconscient. Elles sont aussi en rapport avec la confrontation avec un monde qu'ils ne comprennent pas. Ils sont perdus. Nous devons leur indiquer quelques boussoles. Il faut démêler la part qui leur revient et celle qui est en rapport avec ces bouleversements du monde. C'est la raison pour laquelle il est si important de travailler à comprendre le monde à l'aide de chercheurs d'autres disciplines, étrangers à la psychanalyse.

Il me semble indispensable que les patients rencontrent du répondant de mon côté et non pas le vide, pour les amener à élaborer leur propre parole qui ne peut pas s'accoucher toute seule avec l'injonction des associations libres.

Cette option du dialogue sur des sujets communs est incompatible avec l'option divan, fauteuil, associations libres, construction et analyse des fantasmes, je schématise bien sûr, une option où seul le monde intérieur nous intéresse, et où la réalité n'a aucune importance. C'est un huis clos où n'interviennent que l'analysant et l'analyste qui vont forcément finir pas s'entendre sur les interprétations à donner à son discours, c'est à dire à conforter leurs croyances.

Le 05/02/2017  
Christian Lelong